

Charles Dickens
David Copperfield



CLASSIQUES
TEXTE ABRÉGÉ

Charles Dickens
David Copperfield

Traduit de l'anglais
par Charlotte et Marie-Louise Pressoir
Abrégé par Marie-Hélène Sabard

Classiques
Texte abrégé

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

J'ARRIVE EN CE MONDE

Serai-je le héros de ma propre histoire, ou ce rôle sera-t-il tenu par un autre ? Ces pages l'apprendront au lecteur. Pour commencer par le commencement, je note que je naquis un vendredi à minuit – du moins me l'a-t-on dit, et je n'ai aucune raison d'en douter – et l'on remarqua que je poussai mon premier cri au moment précis où l'horloge se mit à sonner.

Je suis né à Blunderstone, dans le comté de Suffolk. J'étais un enfant posthume, et lorsque j'ouvris mes yeux à la lumière du monde, mon père avait fermé les siens depuis six mois.

Le personnage principal de notre famille était une tante dont j'aurai à parler dans la suite : miss Trotwood, ou miss Betsey, comme l'appelait toujours ma pauvre mère quand elle surmontait suffisamment la crainte que lui causait cette terrible personne pour prononcer son nom – ce qui arrivait rarement. Mon père avait jadis été son favori, mais elle s'était brouillée avec lui à l'occasion de son mariage, sous prétexte que ma mère était une poupée de cire. Miss Betsey et mon père ne s'étaient jamais revus. Ce dernier avait le double de l'âge de sa femme, et sa santé était très délicate. Il mourut un an après son mariage et, comme je l'ai déjà dit, six mois avant mon arrivée en ce monde.

Tel était l'état des choses l'après-midi de ce mémorable vendredi. Ma mère était assise auprès de son feu, triste et craintive, et doutant fort de sortir vivante de l'épreuve qui

l'attendait, lorsque ses yeux s'étant tournés vers la fenêtre, elle aperçut une dame inconnue qui traversait le jardin.

Ma mère eut tout de suite le pressentiment que c'était miss Betsey. Mon père avait souvent laissé entendre qu'elle ne faisait rien comme personne. En l'occurrence, au lieu de tirer la sonnette, elle vint jusqu'à la fenêtre et regarda à l'intérieur de la pièce en pressant son nez si fort contre la vitre qu'au dire de ma pauvre maman, il devint instantanément tout plat et tout blanc.

Cette étrange conduite causa à ma mère une telle frayeur que j'ai toujours pensé que j'étais redevable à miss Betsey du fait d'être né un vendredi.

Elle eut alors un froncement de sourcils et un geste impérieux pour lui enjoindre de venir ouvrir la porte, ce que ma mère fit aussitôt.

– Madame David Copperfield, je suppose? dit miss Betsey.

– Oui, répondit celle-ci d'une voix faible.

– Miss Trotwood, dit la visiteuse. Vous avez entendu parler d'elle, je pense?

Ma mère répondit qu'elle avait eu ce plaisir; mais avec la désagréable impression de laisser voir que ce plaisir n'avait rien d'excessif.

– Eh bien! vous la voyez maintenant, dit miss Betsey.

Ma mère inclina la tête et la pria d'entrer. Elles pénétrèrent dans le parloir que venait de quitter ma mère.

– Alors, dit miss Betsey, quand attendez-vous...?

– Je suis toute tremblante, balbutia ma mère, je ne sais pas ce que j'ai, je vais mourir, j'en suis sûre.

– Non, non, non! affirma miss Betsey. Prenez un peu de thé. Comment s'appelle votre fille?

– Je ne sais pas encore si ce sera une fille, madame, répondit innocemment ma mère.

– Je ne parle pas de l'enfant; je parle de votre servante.

- Peggotty, répondit ma mère.
 - Peggotty! répéta miss Betsey avec indignation. Voulez-vous dire qu'un être humain a pu entrer dans une église et s'y faire baptiser du nom de Peggotty?
 - C'est son nom de famille, balbutia ma mère. M. Copperfield l'appelait ainsi parce que son prénom était le même que le mien.
 - Ici, Peggotty! cria miss Betsey en ouvrant la porte. Du thé! Votre maîtresse est un peu souffrante. Et surtout ne lambinez pas!
 - Mon enfant, dès la naissance de cette fille...
 - Ou de ce garçon, se permit de dire ma mère.
 - J'ai le pressentiment que ce sera une fille. Ne me contredisez pas! Donc, dès la naissance de cette fille, j'entends être son amie. Elle sera ma filleule et je vous demande de l'appeler Betsey Trotwood Copperfield. Je me ferai un devoir d'y veiller. Je sais que David avait placé son argent en rentes viagères, dit-elle tout à coup. Qu'a-t-il fait pour vous?
 - M. Copperfield, dit ma mère, parlant avec quelque difficulté, a eu la bonté de prendre des dispositions en ma faveur pour en faire reverser une partie sur ma tête.
 - Combien? demanda miss Betsey.
 - Cinq cents livres, dit ma mère.
 - Il aurait pu faire plus mal, commenta miss Betsey.
- Le mot « plus mal » convenait à la situation. Ma mère était tellement plus mal que Peggotty, entrant avec le plateau à thé et la bougie, vit d'un coup d'œil ce qu'il en était et la fit monter en toute hâte dans sa chambre. Après quoi elle envoya chercher la garde et le docteur.
- Madame, je suis heureux de vous féliciter, dit le docteur Chillip. Tout est terminé, et bien terminé.
 - Comment va-t-elle? demanda ma tante en se croisant les bras.

– Mon Dieu ! madame, elle sera d'ici peu tout à fait bien, répondit M. Chillip. Aussi bien, du moins, que peut l'être une jeune mère dans de si tristes circonstances. Il n'y a aucune objection à ce que vous montiez la voir, madame. Cela lui fera certainement plaisir.

– Et elle, comment va-t-elle ? demanda miss Betsey d'une voix coupante.

M. Chillip pencha la tête et considéra ma tante comme l'eût fait un oiseau affable.

– L'enfant, répéta ma tante, comment va-t-elle ?

– Madame, répondit M. Chillip, je croyais que vous étiez au courant : c'est un garçon.

Ma tante n'ouvrit pas la bouche ; mais saisissant son chapeau par les brides à la façon d'une fronde, elle l'envoya à la tête de M. Chillip, le remit tout cabossé sur sa tête, sortit de la pièce et ne revint jamais. Elle disparut comme une fée mécontente et on ne la revit jamais plus.

J'OBSERVE

Quand je regarde en arrière dans la brume de ma petite enfance, les premières images qui s'en détachent nettement sont celle de ma mère, avec ses beaux cheveux et sa tournure jeune, et celle de Peggotty, sans tournure aucune, avec des yeux si noirs qu'ils semblent assombrir sa figure, et des joues et des bras si rouges que je me demande pourquoi les oiseaux ne viennent pas les becqueter de préférence aux pommes d'api.

Un soir, Peggotty et moi étions assis au coin du feu, tout seuls, dans le parloir. Je venais de lui lire des histoires de crocodiles. Avais-je lu peu clairement, ou la bonne âme était-elle distraite ? Toujours est-il que ma lecture lui avait laissé la vague impression que les crocodiles étaient une espèce de

légumes. J'étais fatigué de lire et mourais de sommeil, mais comme j'avais obtenu la grande faveur d'attendre ma mère qui passait la soirée chez des voisins, j'aurais préféré périr sur place plutôt que d'aller me coucher.

– Peggotty, dis-je soudain, avez-vous jamais été mariée ?

– Seigneur, master Davy, qu'est-ce qui vous a mis cette idée-là dans la tête ?

Elle avait répondu avec tant de vivacité que je me réveillai tout à fait.

– Je ne sais pas. On ne peut pas épouser plus d'une personne à la fois, n'est-ce pas, Peggotty ?

– Certainement non, déclara Peggotty avec décision.

– Mais si on épouse une personne et que cette personne meure, alors on peut en épouser une autre, n'est-ce pas, Peggotty ?

– On peut, si l'on veut, mon chéri, dit Peggotty. C'est affaire d'opinion.

– Et quelle est votre opinion à vous, Peggotty ? lui demandai-je avec curiosité, car elle-même me regardait d'un air singulier.

– Mon opinion, dit-elle après un instant d'hésitation, c'est que je ne me suis jamais mariée, et que je n'ai pas idée que je me marierai jamais. Voilà tout ce que j'en sais. Maintenant, parlez-moi encore des « cocodrilles », reprit Peggotty qui n'avait pas encore bien saisi ce mot nouveau, car je voudrais en savoir plus long sur leur compte.

Nous avions épuisé les crocodiles et abordions les alligators quand la sonnette du jardin retentit. J'allai avec Peggotty jusqu'à la porte où ma mère nous attendait, plus jolie que jamais, pensai-je, en compagnie d'un monsieur qui avait des favoris et des cheveux noirs superbes.

Déjà, le dimanche précédent, M. Murdstone était revenu de l'église avec nous. Comme ma mère se penchait pour m'embrasser, il déclara que j'étais un petit bonhomme plus

privilegié qu'un monarque, ou quelque chose d'approchant. Il me caressa la tête ; mais, sans savoir pourquoi, sa personne et sa voix profonde m'étaient antipathiques et cela me déplaisait de voir sa main toucher celle de ma mère en me caressant. Je la repoussai de mon mieux.

Je n'avais jamais vu de si belles couleurs à ma mère. Elle me réprimanda doucement de mon impolitesse, puis me pressant contre son châle, elle se tourna vers son compagnon pour le remercier d'avoir pris la peine de la ramener chez elle.

À la distance où je me trouve de cette époque, il me semble que c'est le lendemain que Peggotty me fit la surprenante proposition dont je vais parler, mais ce fut probablement deux mois plus tard environ.

– Master Davy, qu'est-ce que vous diriez de venir passer quinze jours avec moi chez mon frère, à Yarmouth ? Vous ne croyez pas que ce serait amusant ? Il y a la mer, les barques, les bateaux, et les pêcheurs, et la plage, et Ham qui jouera avec vous !

Cet aperçu des délices qui m'attendaient à Yarmouth me transporta, et je répondis que ce serait des plus amusants. Mais qu'en dirait ma mère ?

– Que fera-t-elle en notre absence ? demandai-je en appuyant mes petits coudes sur la table pour mieux discuter la question. Elle ne peut pas rester toute seule ici.

– Oh ! ne vous inquiétez point, fit Peggotty. Ne saviez-vous pas que votre maman allait passer quinze jours chez Mme Grayper ?

S'il en était ainsi, je ne demandais plus qu'à partir.

Le jour de notre départ arriva bientôt, même pour moi qui l'attendais avec une impatience fébrile et redoutais qu'un tremblement de terre, une éruption ou quelque autre grand cataclysme de la nature ne vînt au dernier moment mettre obstacle à notre expédition.

La carriole du messager devait nous prendre de bon matin, aussitôt le petit déjeuner. Je suis encore ému quand je songe à la hâte que j'avais de quitter mon heureux foyer. Combien j'étais loin de me douter que je ne le retrouverais plus !

JE VOYAGE

Le cheval du voiturier était bien la bête la plus paresseuse qu'on pût imaginer. Il avançait d'un pas traînant, la tête basse, comme s'il se réjouissait de faire attendre les gens auxquels les colis étaient adressés. Il fallut faire tant de détours par des petits chemins que je commençais à en avoir assez et fus bien aise quand j'aperçus Yarmouth. Ce pays semblait particulièrement spongieux et détrempe, et, comme je promenais mes regards sur le grand espace morne qui s'étendait au-delà de la rivière, je me demandai comment la terre, si elle était réellement aussi ronde que l'affirmait ma géographie, pouvait avoir des parties aussi plates.

– Voici notre Ham ! s'écria Peggotty. Ham grandit à ne pas le reconnaître !

C'était un grand et fort garçon, haut de six pieds et large en proportion ; mais il avait conservé un visage d'enfant un peu niais et des cheveux blonds frisés qui le faisaient ressembler à un mouton. Il était vêtu d'une blouse de toile à voile et d'un pantalon si raide qu'il se serait tenu debout, même s'il n'y avait pas eu de jambes dedans. Quant à sa coiffure, elle évoquait moins l'idée d'un chapeau que celle d'un de ces toits goudronnés dont on recouvre les vieux bâtiments.

Ham m'ayant donc pris sur son dos et portant sous son bras une de nos petites valises, et Peggotty s'étant chargée du reste de notre bagage, nous suivîmes de petites ruelles semées de tas de copeaux et de monticules de sable, passâmes à côté d'usines à gaz, de corderies, de chantiers de construction et

de démolition de bateaux et d'une foule d'autres entreprises, pour arriver finalement devant l'étendue morne que j'avais aperçue de loin à mon arrivée. Ham dit alors :

– Voilà notre maison, master Davy.

Mon regard fouilla ce désert dans toutes les directions ; je regardai la mer, puis la rivière, mais je ne pus découvrir de maison. Il y avait non loin de là un bateau noir, sorte de chaland désaffecté, enfoncé dans le sable et orné d'une cheminée qui fumait d'un air engageant ; mais rien qui ressemblât à une habitation ne frappa ma vue.

– Ce n'est pas ça, demandai-je, cette chose qui ressemble à un bateau ?

– Si, master Davy, c'est notre maison, répliqua Ham.

J'aurais vu le palais d'Aladin que je n'aurais pas été plus ravi à l'idée d'y habiter. Ce bateau avait une porte découpée dans son flanc, un toit et de charmantes petites fenêtres. Mais son charme résidait dans le fait que c'était un véritable bateau qui avait été sur l'eau des centaines de fois et qui n'avait pas été destiné à servir d'habitation sur la terre ferme.

À l'intérieur, tout y était merveilleusement propre et ordonné. Ce qui me frappa surtout dans cette délicieuse demeure, ce fut l'odeur du poisson ; elle était si pénétrante que lorsque je tirai mon mouchoir, je trouvai qu'il sentait exactement comme s'il avait servi à envelopper un homard. Ayant fait cette confidence à Peggotty, elle m'apprit que son frère faisait le commerce des homards, des crabes et des langoustes ; et je découvris par la suite qu'un petit apprentis en bois, où l'on rangeait bassines et pots, abritait généralement un tas de ces animaux, curieusement enchevêtrés les uns dans les autres, et pinçant tout ce qu'il y avait à leur portée.

Nous fûmes accueillis très civilement par une femme en tablier blanc et par une ravissante petite fille – du moins je la jugeai telle – portant un collier de perles bleues, qui refusa de se laisser embrasser par moi et courut se cacher.

Nous venions de terminer un somptueux repas, lorsqu'un homme barbu, au visage avenant, fit son entrée. On me le présenta aussitôt comme M. Peggotty, le maître de la maison.

Quand on fut installé confortablement, la porte bien close, j'eus l'impression de me trouver dans la retraite la plus délicieuse que l'imagination de l'homme pût concevoir.

– Monsieur Peggotty, commençai-je. Est-ce parce que vous vivez dans une sorte d'arche que vous avez donné à votre fils le nom de Ham¹ ?

M. Peggotty parut trouver l'idée remarquable, mais répondit simplement :

– Non, monsieur, je ne lui ai donné aucun nom.

– Qui donc lui a donné ce nom alors ? dis-je, continuant mon interrogatoire.

– Son père, dit M. Peggotty.

– Je croyais que vous étiez son père.

– Non, dit M. Peggotty. Son père était mon frère Joe.

– Mort, monsieur Peggotty ? demandai-je après un silence respectueux.

– Péri en mer, dit M. Peggotty.

– La petite Emily, dis-je en jetant un coup d'œil sur celle-ci, c'est votre fille, n'est-ce pas ?

– Non, monsieur, c'est la fille de mon frère Tom.

Ce fut plus fort que moi.

– Mort, monsieur Peggotty ? demandai-je après une autre pause respectueuse.

– Péri en mer, dit M. Peggotty.

Je sentais la difficulté de continuer sur ce sujet, mais il n'était pas épuisé, et je voulais tout savoir.

– Vous n'avez donc point d'enfants, monsieur Peggotty ?

– Non, monsieur, dit-il avec un rire bref, je suis vieux garçon.

1. Le prénom anglais d'un des fils de Noé (en français, Cham).

– Vieux garçon! fis-je étonné, mais alors, qui est cette dame?

Et je désignai la dame au tablier blanc.

– C'est Mme Gummidge, dit M. Peggotty.

– Mme Gummidge, monsieur Peggotty?

Mais à ce moment, Peggotty – j'entends ma Peggotty à moi – m'adressa des signes tellement expressifs pour m'empêcher de poser d'autres questions, que je dus me contenter de contempler l'assemblée devenue silencieuse jusqu'au moment où il fut temps d'aller me coucher. Alors, dans le secret de ma petite cellule, Peggotty m'expliqua qu'Emily et Ham étaient deux neveux orphelins que son frère avait adoptés tout jeunes quand ils étaient restés seuls et sans ressources, et que Mme Gummidge était la veuve d'un pêcheur, l'associé de M. Peggotty, qui était mort très pauvre. Lui-même n'était pas riche, me dit Peggotty, mais il était bon comme l'or et franc comme l'acier – je cite ses comparaisons.

Comme le sommeil me gagnait peu à peu, j'entendis le vent mugir sur la mer et balayer la côte avec une telle fureur que je me demandai vaguement si l'océan n'allait pas envahir la terre ferme. Mais je réfléchis qu'après tout j'étais à bord d'un bateau, et que c'était fort rassurant d'avoir à bord un homme tel que M. Peggotty.

Rien n'arriva d'ailleurs que le matin. À peine brilla-t-il que je fus hors du lit et sortis avec la petite Emily pour ramasser des galets sur la plage.

– Vous êtes vous-même un vrai matelot, je suppose, dis-je parce que je jugeais poli de dire quelque chose et que la vue d'une petite voile étincelante se reflétant dans les yeux brillants de la petite Emily m'inspirait cette entrée en matière.

– Non, répliqua-t-elle, en secouant la tête, j'ai peur de la mer. Je l'ai vue mettre en pièces un bateau aussi grand que notre maison.

– J’espère que ce n’était pas le bateau...
– Avec lequel mon père s’est noyé? Non, je n’ai pas connu ce bateau-là.

– Et lui-même?

La petite Emily secoua la tête :

– Je ne m’en souviens pas.

Voilà qui était une coïncidence. Je m’empressai d’expliquer que moi non plus je n’avais pas connu mon père, et que ma mère et moi avions toujours vécu ensemble dans la félicité la plus parfaite et comptions bien continuer de même. Mais il y avait quelques différences entre le sort de la petite Emily et le mien. Elle avait perdu sa mère avant son père, et, quant à la tombe de celui-ci, personne ne savait où elle se trouvait, sauf qu’elle était quelque part dans les profondeurs de l’océan.

– Et puis, dit Emily tout en cherchant des coquillages et des cailloux, votre père était un monsieur et votre mère est une dame, tandis que mon père était un pêcheur, que ma mère était fille de pêcheur, et que mon oncle Dan est lui-même un pêcheur.

– Dan, c’est M. Peggotty? demandai-je.

– Oncle Dan... là-bas, répondit Emily en indiquant le bateau-maison.

– Il est très bon, n’est-ce pas?

– Bon? dit Emily. Si jamais je devenais une dame, je lui donnerais un habit bleu de ciel avec des boutons de diamant, un pantalon de nankin, un gilet de velours rouge, un bicorne, une grosse montre en or et un coffre plein d’argent.

Je déclarai que j’étais persuadé que M. Peggotty méritait tous ces trésors; cependant, je n’arrivais pas à me le représenter à l’aise dans l’équipement que rêvait pour lui sa reconnaissante petite nièce, et je doutais en particulier de l’opportunité du bicorne; mais je gardai ces réflexions pour moi.

Nous continuâmes à ramasser des coquillages et des galets.

– Cela vous plairait d’être une dame ? demandai-je.

Emily me regarda, se mit à rire et fit oui avec la tête.

– Cela me plairait beaucoup, dit-elle. Nous serions tous des gens du grand monde, moi, l’oncle Dan, Ham et Mme Gummidge. Nous n’aurions plus à nous occuper du mauvais temps, du moins pour nous. Mais nous penserions tout de même aux pauvres pêcheurs et nous leur donnerions de l’argent quand ils seraient dans le malheur.

Cette perspective me sembla très satisfaisante et, par conséquent, nullement impossible.

Bien entendu, j’étais amoureux de la petite Emily. Mon imagination entourait cette gamine aux yeux bleus d’une atmosphère idéale à travers laquelle elle m’apparaissait comme une créature angélique. Et si, par cette matinée ensoleillée, elle avait déployé une petite paire d’ailes et s’était envolée devant mes yeux, je n’en aurais pas été autrement étonné.

Je découvris bientôt que Mme Gummidge n’était pas d’un commerce aussi agréable qu’on aurait pu s’y attendre, étant donné les conditions dans lesquelles elle vivait sous le toit de M. Peggotty. Mme Gummidge avait un caractère plutôt malheureux et pleurnichait plus souvent qu’il n’était nécessaire pour la satisfaction de ceux qui vivaient avec elle dans une demeure si resserrée. Je la plaignais beaucoup, mais à certains moments, j’aurais trouvé plus agréable que Mme Gummidge disposât d’un appartement commode pour s’y retirer jusqu’à ce qu’elle eût retrouvé son aplomb.

– Je sais que je suis une pauvre malheureuse créature abandonnée, et que non seulement tout le monde se réunit pour me contrarier, mais que moi-même je contrarie tout le monde. Oui, oui, je souffre de tout plus que les autres et je le montre davantage. C’est là mon malheur...

À la fin, le jour vint de retourner à Blunderstone. Je me sentais assez courageux pour prendre congé de M. Peggotty

et de Mme Gummidge, mais la pensée de quitter la petite Emily me brisait le cœur. Nous nous rendîmes, en nous tenant par le bras, à l'auberge où dételait le voiturier, et je lui promis en chemin de lui écrire – ce que je fis dans la suite en caractères aussi gros que ceux des pancartes annonçant un appartement à louer. La séparation fut déchirante, et si jamais au cours de mon existence j'ai senti un vide dans mon cœur, c'est bien ce jour-là.

Pendant tout le temps de mon séjour, ingrat envers ma propre maison, je n'y avais que peu ou point pensé. À peine en eus-je repris le chemin que ma jeune conscience me reprocha cet oubli; plus la route et le pays que nous traversions me devenaient familiers, plus j'avais hâte d'arriver et de me jeter dans les bras de ma mère. Mais Peggotty, au lieu de partager ces transports, essayait plutôt de les calmer et avait un air perplexe et ennuyé.

Pendant, qu'elle le désirât ou non, la maison nous apparut enfin. La porte s'ouvrit; moitié riant, moitié pleurant, je regardai, m'attendant à voir ma mère. Ce ne fut pas elle qui parut, mais une servante inconnue.

– Comment, Peggotty, dis-je piteusement, maman n'est donc pas revenue?

– Si, si, master Davy, dit Peggotty. Elle est revenue. Attendez un instant, master Davy... je vais vous dire quelque chose.

Elle me prit par la main, me conduisit tout étonné à la cuisine et ferma la porte.

– Master Davy, dit Peggotty en dénouant les brides de son chapeau d'une main mal assurée et en parlant d'une voix haletante, devinez ce qui vous arrive... Vous avez un papa!

Je frémis et devins tout pâle. Quelque chose d'indéfinissable qui se rattachait à la tombe du cimetière et à la résurrection des morts semblait m'envelopper d'un souffle glacé.

– Un nouveau, dit Peggotty.

– Un nouveau ? répétais-je.

Peggotty fit un effort comme si elle avalait quelque chose de très dur et me dit en me tendant la main :

– Venez le voir.

– Je ne tiens pas à le voir.

– Et votre maman ? dit Peggotty.

Je cessai de résister, et nous nous rendîmes directement au grand salon où elle me laissa. D'un côté du feu était assise ma mère ; de l'autre, M. Murdstone. À ma vue, ma mère laissa tomber son ouvrage et se leva vivement.

– Clara, ma chère, dit M. Murdstone, rappelez-vous ce que je vous ai dit. Du calme ; maîtrisez-vous ; sachez toujours vous maîtriser. Davy, comment allez-vous, mon garçon ?

Je lui tendis la main, puis, après une pause, j'allai embrasser ma mère. Elle m'embrassa, elle aussi, me caressa doucement l'épaule et se rassit en reprenant son travail. Je ne pouvais pas la regarder, pas plus que lui, mais je sentais qu'il nous considérait tous les deux.